

Moi, Dieu Merci qui vis ici

Thierry Lenain, Olivier Balez, Albin Michel jeunesse 2008

Je m'appelle Dieu Merci
et je n'ai pas toujours été ici.

Je suis né là-bas, en Angola,
dans le pays de la princesse Nzingha.

Puis un jour j'ai fui,
et aujourd'hui,
je suis en vie,
Dieu Merci.

Depuis des années,
sur la terre de mes aînés,
des Angolais tuaient
des Angolais mouraient.
Les autres pays regardaient
et semblaient dire : tant pis.
Pourtant c'étaient eux qui,
il y a longtemps,
avaient allumé l'incendie.
Et moi, Dieu Merci,
j'ai grandi sur cette terre,
par eux meurtrie.

Un matin :
quartier quadrillé, rues barrées,
les soldats ont débarqué
par camions entiers.
Ils voulaient qu'on tue nos sœurs, nos frères,
aucune prière n'y pouvait rien faire.
Mais moi, Dieu Merci,
je ne suis pas né sur cette terre
pour ôter la vie.

J'ai couru pour m'échapper.
Les armes crépitaient, les corps tombaient.
La première balle est entrée là, dans ma chair.
La deuxième balle est entrée là, dans mon crâne.
Elle s'y est logée
pour y rester à jamais.
Je me suis évanoui,
moi, Dieu Merci,
qui suis aujourd'hui ici.

Plus tard :
mes yeux se sont ouverts.
J'étais enfermé derrière des barreaux,
la tête pansée,
mes pensées embrouillées,
ma mémoire trouée.

*Pour Evodie, Miradie et Gloria.
Pour leurs parents, Sofia et Dieu Merci.
Pour Odette et Olivier,
leurs marraine et parrain citoyens,
et pour tous ceux
et celles qui se sont mobilisés
afin que cette famille puisse vivre ici.
T.L.*

*Pour Isidora, avec qui j'ai partagé
d'inoubliables moments à la préfecture.
O.B.*

Sur mon bras ils avaient tatoué
le nom de mon père.
Mais ils ont oublié de graver :
Dieu Merci.

Il n'y avait que les soldats et moi
pour savoir que j'étais là.
Dehors, tout le monde croyait que j'étais mort,
que c'en était fini sur cette terre
pour Dieu Merci.
Mais je n'allais pas disparaître ainsi.
Quand j'étais petit,
mon grand-père en partant
m'a serré si fort la main
qu'en moi il a versé toute sa vie.
Au fond de ma prison les soldats
me croyaient un. Nous étions deux.
Moi, Dieu Merci, et lui, Papa Kiluanji.

Trois années ont passé ainsi.
Et puis une nuit,
dans l'hôpital où pour quelques jours
ils m'avaient conduit :

« Voilà, m'a dit le médecin, dans une heure
les soldats vont revenir,
te renfermer là-bas,
te brûler de nouveau les bras.
Vois, la porte est ouverte.
C'est ta vie, c'est toi qui choisis,
Dieu Merci. »

Cours, m'a dit Papa Kiluanji.
J'ai couru, couru sans me retourner.
Mais dehors j'étais encore dedans.

Dans mon pays prison,
pas besoin de barreaux.
Et le gardien ce pouvait être lui,
ou lui,
ou elle peut-être,
ou encore lui.
Je ne pourrais plus fermer l'œil
d'aucune nuit.

Par la mer et par les airs
j'ai quitté le pays
de mon père, de ma mère.
Angola de la fière Nzingha,
devenu enfer malgré toi,
je t'ai laissé derrière moi.
Je suis parti,
moi, Dieu Merci,
qui voulais rester en vie.

Sans papiers je suis arrivé ici.
Je ne savais pas comment dans ce pays
on faisait pour parler, se croiser,
manger, demander, regarder,
partager, se redresser
lorsqu'on est tombé.
C'est sur un banc
que j'ai d'abord dormi,
et dans les poubelles
que je me suis d'abord servi.

J'errais dans les rues.
J'avais faim.
Et puis un matin
je l'ai vue là-haut
à travers la vitre :
vieille femme seule
qui suffoquait, visage tendu,
vers la foule des têtes baissées,
trop habituées à se presser.

Encore une fois, Papa Kiluanji,
tu m'as dit cours, mon petit.

Quatre à quatre j'ai grimpé l'escalier,
brisé le carreau de la fenêtre bloquée.
L'air est entré, la vieille dame a respiré.
Alors, sans plus me contenir
j'ai hurlé du plus fort que je pouvais.
La foule a levé la tête vers moi,
moi, Dieu Merci,
que personne n'avait
encore vu ici.

La vieille dame m'a dit :
« Dieu Merci,
tu étais ici
et pas là-bas.
Dieu Merci,
tu étais ici
et pas le regard trop bas.

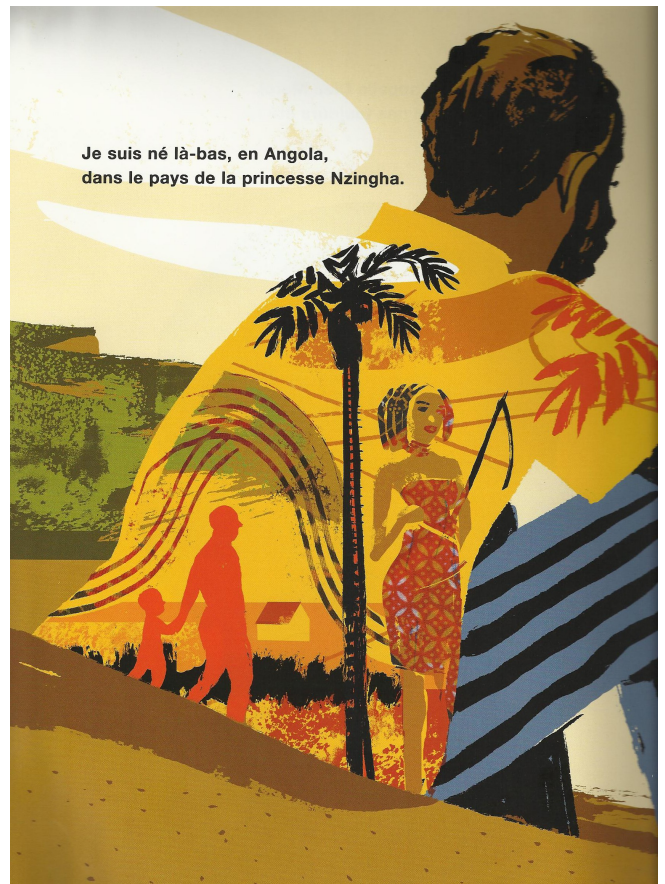
Installe-toi
dans mon autre chez moi,
au bord de l'océan.
Tu y seras
dorénavant chez toi.
Repose-toi, restes-y,
et chaque matin
remercie pour moi
Papa Kiluanji. »

Voilà pourquoi
aujourd'hui je parle
aux vagues

aux mouettes
à l'écume,
à père, à mère.
Père, mère
morts de l'autre côté de la mer
sans que j'aie pu les serrer dans mes bras.
Père, mère morts là-bas dans l'Angola
de la princesse Nzingha
où je suis interdit à vie,
moi, Dieu Merci,
qui ai fui ici.

Maintenant je parcours les routes à vélo,
je cherche du boulot.
Une heure là-bas des assiettes à laver,
deux heures ici des haies à tailler.
Quand je passe près de vous,
je vous effraie ou vous attendris,
vous me rejetez ou me maternez,
m'ignorez ou me parlez.
Je suis tantôt négro, tantôt héros,
tantôt le méchant, tantôt l'enfant,
tantôt l'ennemi, tantôt l'ami.

Mais moi
je suis
Dieu Merci,
vivant,
ici.





L'Angola, ou République d'Angola, en [portugais](#) *República de Angola*, est un pays du sud-ouest de l'[Afrique](#), limitrophe de la [République démocratique du Congo](#), la [République du Congo](#), la [Namibie](#) et la [Zambie](#).

La langue officielle est le Portugais, mais au total pas moins d'une quarantaine de langues sont parlées dans ce pays.

La forme du pays résulte de la colonisation européenne (portugaise au départ).

La capitale se nomme Luanda.

La république d'Angola est un producteur de matières premières, principalement des hydrocarbures (pétrole en particulier) et des pierres précieuses.

Résumé de la Quatrième de couverture du roman « Nzingha, princesse africaine » (Patricia C. Mac Kissack, Mon histoire, Gallimard jeunesse, 2006 ; A partir de 11 ans) :

Nzingha a treize ans. Elle est la fille du chef des Mbundus, une tribu africaine colonisée par les Portugais. Selon la coutume, c'est son frère qui doit régner, mais la jeune fille va tout faire pour démontrer qu'elle saurait succéder à son père et libérer son peuple.

« Premier mois de mbangala, saison de l'herbe brûlée (juillet 1595). Me voici dans le jardin en train d'écrire dans la langue de notre pire ennemi. Si les mots ont un pouvoir magique, ils me serviront à préparer un plan pour chasser les Portugais de notre pays. Peut-être un jour, ces quelques pages apprendront-elles à d'autres que moi, Nzingha, première fille du ngola Kiluanji, j'étais une Mbundue, de ce peuple libre et puissant qui n'eut pas peur de défendre notre bien-aimé pays Ndogo, dans la vallée du fleuve Cuanza. »
